

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## La Québécoise bien en poche

Réal Ouellet

Numéro 8, novembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, R. (1977). La Québécoise bien en poche. *Lettres québécoises*, (8), 56–57.

de lettres. Voyons ! Comment a-t-on pu en arriver à une pareille solution ! Des lettres, c'est de bout en bout qu'on les lit. S'il s'était agi d'une analyse de l'œuvre, c'eût été différent. Ainsi, avant d'entrer dans chaque sujet, chaque chapitre, nous avons droit aux explications du présentateur. Cette prose n'est pas toujours très élégante. En voici un exemple. Le chapitre est intitulé : *L'agriculture entreprise familiale*. Deuxième paragraphe : « Les troupeaux de vaches laitières ne comptaient que quelques individus que l'on augmentait suivant l'étendue des pâturages et la richesse du sol. L'organisation des fromageries de village date de cette époque, ce qui permit aux producteurs d'écouler le lait et de grossir leurs troupeaux. » Moi, je veux bien que les vaches soient des individus et que les fromageries permettent d'écouler le lait. Mais quand même ! Bon, passons. Le principal, dans ce livre, ce sont les lettres de Marie-Anne Duguay à son fils Rodolphe. Marie-Anne Duguay

n'avait été à l'école que quelques années. Elle n'avait donc pas beaucoup d'instruction. Elle ne connaissait pas bien la grammaire. En dépit de tout cela, elle avait l'étoffe d'un écrivain. Ses lettres à son fils, elles sont belles, remplies de notations très fines, subtiles et intelligentes. Il s'agissait certainement d'une femme remarquable, reprenons le mot de Madame L'Archevêque-Duguay, d'une paysanne remarquable. On sent qu'elle aime jouer avec les mots. C'est, au fil des années, une sorte de reconstitution de la vie sur une terre québécoise de 1908 à 1927. L'embêtant, c'est que l'on ne nous offre dans chaque partie que des bouts de lettres. J'espère qu'à la deuxième édition — je la souhaite — on recollera tous ces bouts de lettres ensemble quitte à nous faire une plus longue présentation ou l'on nous informera de tous les sujets traités plus loin.

Il me vient d'ailleurs une autre idée. Marie-Anne Duguay n'a certai-

nement pas écrit autant de lettres à son fils sans en recevoir en retour. Où sont-elles ces lettres ? Ne nous montreraient-elles pas ce qu'était la vie d'un aspirant peintre et d'un peintre aux prises avec la vie à Paris pendant la même période ? Pourquoi les cacher ? Car, si les lettres de la mère ne se sont pas perdues, je ne vois pas pourquoi les lettres du fils se seraient perdues. Et le fils est un peintre de grande valeur. Il est donc à souhaiter que Madame L'Archevêque-Duguay fasse de nouvelles trouvailles. Mais de grâce, cette fois, ne faites pas de morceaux. Livrez-les telles quelles ! Et ces illustrations (gravures sur bois) que vous avez incluses parmi les lettres de la mère, réservez-les aux lettres du fils. C'est là qu'elles seront le plus à leur place. C'est quand même une belle parure pour le livre que j'ai en main qui est, d'ailleurs, au point de vue technique, une réussite. Mais je le répète, le plus beau du livre, c'est les lettres de Marie-Anne Duguay.

Adrien Thério

## La Page du lecteur

# La Québécoise bien en poche

Les statistiques de l'édition québécoise en 1976<sup>1</sup> auraient de quoi nous réjouir : 3715 titres publiés, un tirage total de près de 15,000,000 d'exemplaires, une augmentation minime du prix de vente moyen du livre ; de 1970 à 1976, le Québec a donc presque doublé sa production d'exemplaires publiés et triplé le nombre de titres publiés. Que cette expansion considérable ne nous incite pas à pavoiser trop vite, au moment même où tous les groupes et individus touchés par l'édition québécoise parlent de crise ou de catastrophe imminente.

Peut-être les éditeurs, les libraires, les lecteurs et les auteurs pressentent-ils obscurément à quel point toute entreprise québécoise — qu'elle soit d'ordre culturel, politique ou industriel — est particulièrement menacée au moment même où elle

semble avoir atteint son apogée ou un sommet d'expansion. Mais je ne veux pas commenter ici le bilan de l'édition québécoise dont il faudrait ventiler les chiffres et qu'on devrait interroger longuement dans une double direction : rétrospective et prospective. Les chiffres augmentent, soit, mais que restera-t-il de tout cela dans dix ans ou même l'an prochain ? L'auteur sera-t-il moins marginal, respectera-t-on davantage le produit de son travail ? Le lecteur aura-t-il accès facilement et à un prix abordable aux textes marquants de notre littérature ? Comme dans tous les pays industrialisés, il trouvera facilement un peu partout, là où il achète des journaux et magazines, le best-seller et les livres d'actualité dans tous les domaines. Mais quand l'on sait qu'en Europe et aux États-Unis, en une année, 80% de la production littéraire courante à

disparu du marché et en vingt ans 99% de cette même production a subi le même sort, on peut se demander quelle survie (ou plutôt quelle vie) attend notre littérature.

Les pays d'Europe et les États-Unis ont les moyens, avec le livre de poche, de mettre sur le marché et de les y maintenir leurs grands classiques et leurs livres à succès. Chez nous, en dépit des efforts soutenus d'une maison comme Fides, par exemple, il est plus facile de se procurer *Madame Bovary*, *Penthouse* ou *Histoire d'O* que le *Menaud* de la collection de poche.

Mais au moment où le mot « patrimoine » est devenu l'un des clichés les plus utilisés dans la bouche de nos politiciens, professeurs, journalistes, fonctionnaires, il ne suffit pas de gémir sur le triste sort dévolu aux œuvres de ce « patrimoine » litté-

raire. Pourquoi n'aurions-nous pas nous aussi, à la disposition du grand public et du public étudiant, nos oeuvres significatives en *paperback*? L'exiguïté du marché, dont on nous parle presque à coup sûr pour expliquer la situation difficile de l'édition québécoise, ne constitue pas, à mon avis, un handicap majeur. Nous pouvons inventer les moyens qui nous manquent. Et pour cela il faut qu'un certain consensus s'établisse chez les auteurs et les « diffuseurs » d'oeuvres québécoises : éditeurs, libraires, critiques, professeurs, etc. Au départ, et il faut le dire tout de suite, l'entreprise ne serait rentable que si les éditeurs acceptaient de mettre en commun leurs fonds de la même façon que Hachette a réussi à le faire avec certains pour l'« Édition de poche » à ses débuts en France. Toutefois on ne peut songer ici comme en Europe à des maisons qui se feraient concurrence pour le marché du *paperback*. En outre, pour que le prix de vente ne soit pas plus élevé que pour un livre français de la même catégorie, il faudrait que cette édition de poche québécoise soit subventionnée par l'État. Celui-ci devrait-il aller jusqu'à se faire co-éditeur? La question est à débattre.

Mais il ne suffit pas d'inonder les « tabagies », magasins à grandes surfaces et librairies de livres québécois à bon marché : il faut penser au choix d'oeuvres à diffuser largement et à tout ce qu'on pourrait appeler le *paratexte* de ces oeuvres. De Jacques Cartier à Jacques Ferron les textes sont nombreux qui pourraient figurer dans une collection de classiques québécois : l'époque de la Nouvelle-France nous fournirait une bonne dizaine de titres : Cartier, Champlain, Sagard, Lejeune, Ragueneau, Boucher, Perrot, Lahontan, Bougainville et j'en passe... Je ne m'aventurerai pas à dresser la liste de tous les oubliés ou honorés des XIXe et XXe siècles qu'il faudrait reprendre en poche : je mentionnerai seulement Crémazie, Fréchette, Grignon, Saint-Denys-Garneau, A. Hébert, Aquin ou Savard (et même Lemelin qui a déjà été romancier !) et autres auxquels on pensera spontanément ; il ne faudra pas oublier les auteurs qui n'ont pas encore trouvé place dans nos musées litté-

raires : ceux d'*Aurore, l'enfant martyr, d'IXE 13* ou *Yvan l'intrépide*. Et cela, pas seulement pour faire plaisir aux professeurs qui viennent de découvrir la BD ou toute autre forme de paralittérature, mais parce que cette production dite populaire est une manifestation culturelle au même titre que les plus menus objets de culture matérielle ramassés « avec amour », classés, analysés et exhibés dans les musées.

Cette entreprise ne sera rentable que si la qualité de la présentation de l'objet-livre le rend attrayant. Que si, surtout, l'on prend la peine d'« éditer » les textes. Se contenter de réimprimer nos classiques sous une jolie page couverture avec une préface de professeur ou d'écrivain ne serait guère utile. Pour que des lecteurs aux intérêts et aux niveaux culturels différents lisent ces textes, il faudra inventer aussi ce que j'ai appelé, après Cl. Duchet, un paratexte important. Je veux dire par là un dossier sur l'oeuvre et l'auteur qui pourrait contenir quelques-uns des éléments suivants :

- Chronologie de chaque auteur (et des événements de l'époque si nécessaire)
- Introduction générale à l'oeuvre
- Histoire du texte et principes d'édition
- Texte
- Notes diverses (géographie, histoire, ethnohistoire, rapprochements, etc.)
- Documents
  - correspondance, interview, etc.
  - textes d'époque sur un sujet pertinent à l'oeuvre
  - scénario de film, adaptation théâtrale, etc
  - dossier critique
- Bibliographie
- Illustrations (cartes, gravures, tableaux)
- Glossaire
- Index des noms
- Index des sujets

Ce dossier n'aurait pas pour but de noyer le texte sous le commentaire ni de le fermer sur le petit monde universitaire des « littéraires », des sociologues, des historiens, des linguistes et autres spécialistes patentés de

la chose écrite, mais de les restituer dans un ensemble contextuel où il parlera mieux et davantage.

Je veux lire un texte du passé. Quelques problèmes se posent : le choix d'une version parmi toutes celles qu'a publiées l'auteur comme définitives (ex. : *Menaud*) ; le rapport de l'oeuvre à l'époque de son écriture et/ou de sa diffusion (par exemple, les lettres de Mme Bégon publiées au XXe siècle) ; la langue propre à chaque auteur (*Menaud*, encore, ou *Trente arpents*).

Bref, l'édition d'un classique québécois doit pouvoir répondre au plus grand nombre possible de questions que se poserait le lecteur délogé ou non d'intérêt professionnel.

On me dira qu'une telle entreprise est irréaliste ou absurde. Pourtant certains livres publiés dans des collections de poche européennes nous donneraient une bonne idée de ce que nous pourrions réaliser sans frais exorbitants. À titre d'exemple, je citerai l'édition des *Lettres Persanes* par J. Starobinski dans la collection « Folio » ou les poèmes de La Fontaine dans la collection « Poésies » de Gallimard.

Outre les services qu'il pourrait rendre aux écrivains et consommateurs de littérature, ce type d'édition permettrait, dans certains cas, d'accéder au marché international. Il suffit d'avoir participé à des rencontres internationales (colloques, séries de cours ou de conférences) pour évaluer l'intérêt suscité par certaines oeuvres du passé : en particulier celles de la Nouvelle-France à cause de leur portée ethnographique, littéraire, linguistique, etc.

Réal Ouellet

1. Voir le compte rendu de Jean Royer dans *le Soleil* du 23.5.77, p. E 16.
2. Les éditions Alain Stanké ont, depuis la rédaction de cet article, lancé leurs premières éditions de poche. — La R.